

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 55 (1917)  
**Heft:** 38

**Artikel:** Mon chez moi  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213307>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.  
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE  
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la  
„PUBLICITAS“  
Société Anonyme Suisse de Publicité  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 22 septembre 1917 : — Paysage archaïque (Hector Golay). — Dein on cimetiro (Marc à Louis). — Dans le champ du passé (Buffon). — Rémémorance du Jeune fédéral. — Dou fo novi (Tebi di j'elyudzo). — Minet philosophe (Emmanuel Moraz). — Si ça se décroche !... (C. P.). — Feuilleton : Les traditions valaisannes (Maurice Gabud), suite.

## PAYSAGE ARCHAÏQUE

Les vers suivants nous ont été aimablement communiqués par un de nos abonnés. Ils ont pour auteur feu M. Hector Golay, greffier de la Justice de paix, au Brassus.

**E**n profils indécis, dans ses replis sans nombre,  
Là-bas, le vieux Jura ondoie à l'horizon.  
Salut ! o bleu lointain, vallée et forêt sombre,  
Bois cheus, vieux sapins qui couvrez de votre ombre  
Et la timide fleur et le rude gazon.  
Salut ! lac argenté dont les ondes captives,  
Sous ton ciel apaisé, roulent leurs voix plaintives,  
Frais miroir qui, le soir, réfléchissant tes rives,  
D'or, de neige ou d'azur brille en chaque saison.

\*\*\*

Ces berges, ces côbeaux, verte et fraîche ceinture,  
A tes flots endormis font un cadre charmant ;  
Les rochers, devant toi, sous leur forte carure  
Dans leurs froids souterrains, ouvrent la route  
[obscurer  
Où ta vague s'abîme et roule en écumant.  
Une cime, plus haut, sombre, puissante, altière,  
Soulévant à demi son large flanc de pierre,  
Comme un sphinx accroupi qui veille à la frontière  
Semble se recueillir sous le bleu firmament.

\*\*\*

O lac ! les pas humains sur ta rive ignorée,  
Jadis, ne troublaient pas tes hôtes ; ils étaient rois !  
A tes eaux s'abreuvaient la chevrete altérée,  
Et l'écho solitaire et la source éplorée [droits.  
Gardaient seuls, en ces lieux, leur retraite et leurs  
Mais la prière, un jour, cherchant la solitude,  
Arrêta son regard sur ce sol âpre et rude,  
Eleve ces vieux murs que le siècle dénude  
Et dressa son autel à l'ombre de la croix.

\*\*\*

Antique et sombre tour, vestige d'un autre âge,  
Habitée par l'oubli, blanchi par tant d'hivers,  
Quand tes murs s'élevaient sur son pauvre rivage  
Qu'il devait être frais, poétique et sauvage  
Ce petit lac dormant au fond des bois déserts.  
Les brises qui passaient au pied du monastère  
Portaient au seul écho l'accent de la prière,  
Et la vierge forêt lui prêtant son mystère  
Encadraient ses flots bleus de sapins toujours verts.

\*\*\*

Mais bientôt dans ces lieux vint passer la cognée  
Les ombrages profonds firent place au soleil ;  
Sur la terre nouvelle et de chaleur baignée,  
Le semeur répandit son orge à la poignée  
Et l'oiseau du sillon vint chanter au réveil.  
Puis, des groupes pressés d'enfants à têtes blondes,  
Jetant leurs cris joyeux où balançant leurs rondes,  
Aux soubriols de la brise, au murmure des ondes  
Sortirent les vallons d'un sourd et long sommeil.

\*\*\*

Depuis le soir lointain où seul, perdu dans l'ombre,  
Brilla le premier feu d'un courageux berger,  
Le désert s'est peuplé : de ses lampes sans nombre

Le génie, aujourd'hui, vient semer la nuit sombre,  
Et dans chaque foyer travailler et songer.

Gardez-vous, ô forêt ! ô bleu lac ! ô vallée !  
Vos paisibles grandeurs dans la nuit étoilée,  
Inspirez à notre âme une sainte envolée,  
Et la foi plus ardente à l'heure du danger.

HECTOR GOLAY.

## DEIN ON CEMETIRO

**L**è dzein de la coumouna de Rollietsat et  
clliu de Medzepiau pouàvent ni sè chein-  
tre ni sè vère. Dein lè z'abbayé, se sè tro-  
vâve dein lo cabaret on Rollietsat et on Medze-  
piaulliau l'étâi su que lâi avâi 'na nièze et sè  
faillâi rolhî po fini. Assèbin lè dzouvent de Rol-  
lietsat n'avant jamais voulu preindre fenna à  
Medzepiau ; et on n'avâi jamé yu onna Rolliet-  
satâie maryâ on Medzepiaulliau.

L'étant dan dâi dzein bin contréro, mâ que  
sè resseimbliaçant tot parâi por quôie : lè z'hom-  
mo dâi duve coumoune l'amâvant bin levâ lo  
câodo et bâire lau verro et lè fenne tot lau plliézi  
l'étâi de menâ la leinga et de devourâ lè vezene  
avoué lè deint. Faut adî qu'on ausse oquie à re-  
dere et à reprozdî. Et lo ministre de Rollietsat-  
Medzepiau (câ cein ne fasaî qu'onna perrotze)  
desâi que l'avâi bo et bin fè la remarqua du que  
l'étâi lau meniste que nion n'è parfalt, quemet  
desâi. N'é pas fauta de vo dere que ti lè coup que  
pouàvent sè mourgâ et s'anneci lè z'on lè z'autro,  
lâi manquâvant pao.

Demâ, pè vè trâi z'hâore, la grocha Luise de  
Medzepiau passâve pè vè lo cimetire de Rolliet-  
sat. Justameint, clli dzo quie, lâi avâi z'u on ein-  
terrâ et lo marelhî racomplièssâi onna fousse.  
La Grocha Luise, que l'étâi la pe granda ta-  
bousse dau mondo lâi fâ dinse :

— Vo z'âi enterrâ onna fenna ?

— Que na, l'é on homme.

— Eh bin, tsi no, lè z'homme on pao pas lè  
z'einterrâ devânt cinq ans aprî lau mort.

— Quaisi-vo, grocha curo ! et porquie ?

— L'è que lè mād'zo l'ant vu que faut cinq ans  
po qu'on homme sâi tot mort. Ein ant einclliou  
ion que seimbliaçe pèri à tsavon. Eh bin ! vo  
mè crâirâ se vo volia, mâ s'on lâi betave dein la  
man on verro à vin, fasaî oncora état de clliouère  
lè dâi mè de quatr'ans aprî. L'è pocoin que faut  
cinq ans.

— Et l'è por cein que vo mè demândâvi se  
l'étâi onna fenna qu'on enterrâve vouâ.

— Oï.

— Eh bin, l'étâi de bê savâi que pouâve pas  
itre onna fenna, du que tsi no, lè fenna l'è dé-  
feindu de lè z'einterrâ devânt quieinze ans.

— Quaise-tè, vilho pètaïru ! et porquie ?

— L'è que lè mādzo l'ant vu que faut quieinze  
ans po qu'onna fenna sâi tota morta. Ein ant  
einclliou iena que seimbliaçe pèryâ à tsavon.  
Eh bin ! vo mè crâirâ sè vo volia, mâ quatoze  
ans aprî breinnâve oncora la leinga.

MARC A LOUIS.

**Mon chez moi.** — Revue pour la famille. Som-  
maire du n° de septembre : Protestons, par le Dr G.  
Krafft. — Les conseils de la modiste : les garnitures  
du chapeau, avec figures. — Hygiène. — Souvenirs

de la légion étrangère (1806). Types mexicains, par  
Th. du Plessis. — Variétés. — Un geste charitable,  
nouvelle inédite, par G. Héritier. — Hors-texte en  
couleurs : C'est là-bas ! d'après le tableau d'Alexis  
Vautier. — Pot-au-feu : Le chou. — Recettes diver-  
ses. — Comment il faut comprendre la peinture,  
par Valentin Grandjean. — Travaux féminins. —  
Sous les oliviers, nouvelle inédite de Adolphe Ri-  
baux.

## DANS LE CHAMP DU PASSÉ.

Les certités oubliées.

**E**t que ne pourrait pas l'homme sur lui-même,  
je veux dire sur sa propre espèce, si la vo-  
lonté était toujours dirigée par l'intelli-  
gence ! Qui sait jusqu'à quel point l'homme pour-  
rait perfectionner sa nature, soit au moral, soit  
au physique ?

Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter  
d'être arrivée au meilleur gouvernement possi-  
ble, qui serait de rendre tous les hommes non  
pas également heureux, mais moins inégalement  
malheureux, en veillant à leur conservation, à  
l'épargne de leurs sueurs et de leur sang par la  
paix, par l'abondance des subsistances, par les  
aisances de la vie et les facilités pour leur pro-  
pagation ? Voilà le but moral de toute société qui  
chercherait à s'améliorer.

Et pour le physique, la médecine et les autres  
arts dont l'objet est de nous conserver, sont-ils  
aussi avancés, aussi connus que les arts destruc-  
teurs enfantés par la guerre ?

Il semble que de tout temps l'homme ait fait  
moins de réflexions sur le bien que de recher-  
ches pour le mal ; toute société est mêlée de l'un  
et de l'autre ; et comme de tous les sentiments  
qui affectent la multitude, la crainte est le plus  
puissant, les grands talents dans l'art de faire  
du mal ont été les premiers qui aient frappé l'es-  
prit de l'homme ; ensuite ceux qui l'ont amusé  
ont occupé son cœur ; et ce n'est qu'après un  
trop long usage de ces deux moyens de faux bon-  
heur et de plaisir stérile, qu'enfin il a reconnu  
que sa vraie gloire est la science, et la paix son  
vrai bonheur.

(Les Epoque de la Nature.) BUFFON.

## RÉMINISCENCE DU JEUNE FÉDÉRAL

Le gâteau aux pruneaux.

**C'**ÉTAIT dimanche dernier le Jeune fédéral. Ce  
qu'on a mangé de gâteaux aux pruneaux !

C'est une tradition, une de ces bonnes tra-  
ditions qui ne meurent pas, qui ne peuvent mourir.  
A l'évoquer seulement, on hume déjà avec  
délices le parfum savoureux du gâteau aux pru-  
neaux et l'eau vous en vient à la bouche.

Et cette année, on a pu d'autant mieux sacri-  
fier à la tradition que les pruneaux abondent,  
les arbres plient, les branches craquent sous le  
poids des fruits mûrs, d'un bel indigo, presque  
noir. Il y en a une telle abondance en certains  
endroits qu'un campagnard nous disait : « Voyez-  
vous, mossieu, prenez-en seulement ; tout de  
même, on ne sait pas qu'en faire ; il y en a trop.  
On les donne aux cochons. »

A propos de gâteau aux pruneaux, la Feuille